

DANIEL PENNAC

Journal d'un corps

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- AU BONHEUR DES OGRES (« Folio », n° 1972).
- LA FÉE CARABINE (« Folio », n° 2043).
- LA PETITE MARCHANDE DE PROSE (« Folio », n° 2342). Prix du Livre Inter 1990.
- COMME UN ROMAN (« Folio », n° 2724).
- MONSIEUR MALAUSSÈNE (« Folio », n° 3000).
- MONSIEUR MALAUSSÈNE AU THÉÂTRE (« Folio », n° 3121).
- MESSIEURS LES ENFANTS (« Folio », n° 3277).
- DES CHRÉTIENS ET DES MAURES. Première édition en France en 1999 (« Folio », n° 3134).
- LE SENS DE LA HOUPPELANDE. *Illustrations de Tardi* (« Futuropolis »/Gallimard).
- LA DÉBAUCHE. *Bande dessinée illustrée par Tardi* (« Futuropolis »/Gallimard).
- AUX FRUITS DE LA PASSION (« Folio », n° 3434).
- LE DICTATEUR ET LE HAMAC (« Folio », n° 4173).
- MERCI.
- MERCI *suivi de* MES ITALIENNES, chronique d'une aventure théâtrale *et de* MERCI, adaptation théâtrale (« Folio », n° 4363).
- MERCI. *Mise en scène et réalisation de Jean-Michel Ribes. Musique « Jeux pour deux », 1975, de François Vercken* (« DVD » conception graphique d'Étienne Théry).
- CHAGRIN D'ÉCOLE (« Folio », n° 4892). Prix Renaudot 2007.

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

Dans la collection « Folio Junior »

- KAMO L'AGENCE BABEL, n° 800. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*
- L'ÉVASION DE KAMO, n° 801. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*
- KAMO ET MOI, n° 802. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*
- KAMO L'IDÉE DU SIÈCLE, n° 803. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*

Suite des œuvres de Daniel Pennac en fin de volume

JOURNAL D'UN CORPS

DANIEL PENNAC

JOURNAL
D'UN CORPS

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante exemplaires pur vélin pur fil des papeteries
Malmenayde numérotés de 1 à 60.*

AVERTISSEMENT

Mon amie Lison – ma vieille, chère, irremplaçable et très exaspérante amie Lison – a l’art des cadeaux embarrassants, cette sculpture inachevée qui occupe les deux tiers de ma chambre, par exemple, ou les toiles qu’elle laisse à sécher pendant des mois dans mon couloir et ma salle à manger sous prétexte que son atelier est devenu trop petit. Vous avez entre les mains le dernier cadeau en date. Elle a débarqué chez moi un matin, a fait place nette sur la table où j’espérais prendre mon petit déjeuner et y a laissé tomber une pile de cahiers légués par son père récemment disparu. Ses yeux rougis indiquaient qu’elle avait passé la nuit à les lire. Ce que j’ai fait moi-même la nuit suivante. Taciturne, ironique, droit comme un i, auréolé d’une réputation internationale de vieux sage dont il ne faisait aucun cas, le père de Lison, que j’ai croisé cinq ou six fois dans ma vie, m’intimidait. S’il y a une chose que je ne pouvais absolument pas imaginer de lui, c’est qu’il ait passé son existence entière à écrire ces pages ! En état de sidération, j’ai sollicité l’avis de mon ami Postel, qui avait longtemps été son médecin (comme il fut celui de la famille Malaussène). La réponse tomba, instantanée : Publication ! Sans hésitation. Envoie ça à ton éditeur et publiez ! Il y avait un hic. Demander à un éditeur de publier le manuscrit d’une personnalité passablement connue

qui exige de garder l'anonymat n'est pas chose facile ! Dois-je éprouver quelque remords d'avoir extorqué une telle faveur à un honnête et respectable travailleur du livre ? Vous en jugerez par vous-même.

D.P.

Le 3 août 2010

Ma chère Lison,

Te voilà revenue de mon enterrement, rentrée chez toi, tristounette forcément, mais Paris t'attend, tes amis, ton atelier, quelques toiles en souffrance, tes projets nombreux, dont celui de ton décor pour l'Opéra, tes fureurs politiques, l'avenir des jumelles, la vie, ta vie. Surprise, à ton arrivée une lettre de maître R. t'annonce en termes notariaux qu'il détient par-devers lui un paquet de ton père à toi destiné. Bigre, un cadeau post mortem du papa ! Tu y cours, bien sûr. Et c'est un drôle de présent que te remet le notaire : rien de moins que mon corps ! Non pas mon corps en chair et en os, mais le journal que j'en ai tenu en douce ma vie durant. (Seule ta mère savait, ces derniers temps.) Surprise, donc. Mon père a tenu un journal ! Qu'est-ce qui t'a pris, papa, un journal, toi si distingué, tellement inatteignable ? Et toute ta vie ! Pas un journal intime, ma fille, tu connais ma prévention contre la recension de nos fluctuants états d'âme. Tu n'y trouveras rien non plus sur ma vie professionnelle, mes

opinions, mes conférences, ou ce qu'Étienne appelait pompeusement mes « combats », rien sur le père social et rien sur le monde tel qu'il va. Non, Lison, le journal de mon seul corps, réellement. Tu en seras d'autant plus surprise que je n'étais pas un père très « physique ». Je ne pense pas que mes enfants et mes petits-enfants m'aient jamais vu nu, assez rarement en maillot de bain, et jamais ils ne m'ont surpris roulant des biceps devant un miroir. Je ne pense pas non plus, hélas, avoir été prodigue en câlins. Quant à vous parler de mes bobos, à Bruno et à toi, plutôt mourir – ce qui d'ailleurs advint, mais une fois mon temps bien compté. Le corps n'était pas un sujet de conversation entre nous et je vous ai laissés, Bruno et toi, vous débrouiller seuls avec l'évolution du vôtre. N'y vois pas l'effet d'une indifférence ou d'une pudeur particulières ; né en 1923, j'étais tout bêtement un bourgeois de mon temps, de ceux qui utilisent encore le point-virgule et qui n'arrivent jamais au petit déjeuner en pyjama, mais douchés, rasés de frais, et dûment corsetés dans leur costume du jour. Le corps est une invention de votre génération, Lison. Du moins quant à l'usage qu'on en fait et au spectacle qu'on en donne. Mais pour ce qui est des rapports que notre esprit entretient avec lui en tant que sac à surprises et pompe à déjections, le silence est aujourd'hui aussi épais qu'il l'était de mon temps. Si on y regardait de près on constaterait qu'il n'y a pas plus pudiques que les acteurs pornos les plus déculottés ou les artistes du body art les mieux décortiqués. Quant aux médecins (à quand remonte ta dernière auscultation ?), ceux d'aujourd'hui, le corps, c'est bien simple, ils ne le touchent plus. Ils n'en ont, eux, que pour le puzzle cellulaire, le corps radiographié, échographié, scanné, analysé, le corps biologique, génétique, moléculaire, la fabrique d'anticorps. Veux-tu que je te dise ? Plus on l'analyse, ce corps moderne, plus on l'exhibe, moins il existe. Annulé, à proportion inverse de son exposition.

C'est d'un autre corps que j'ai, moi, tenu le journal quotidien ; notre compagnon de route, notre machine à être. Quotidien, c'est beaucoup dire ; ne t'attends pas à lire un journal exhaustif, il ne s'agit pas d'une recension au jour le jour mais plutôt à la surprise la surprise – notre corps n'en est pas avare – de ma douzième à ma quatre-vingt-huitième et dernière année, et ponctuée de longs silences, tu verras, sur ces plages de la vie où notre corps se laisse oublier. Mais chaque fois que mon corps s'est manifesté à mon esprit, il m'a trouvé la plume à la main, attentif à la surprise du jour. J'ai décrit ces manifestations le plus scrupuleusement possible, avec les moyens du bord, sans prétention scientifique. Mon bel amour de fille, tel est mon héritage : il ne s'agit pas d'un traité de physiologie mais de mon jardin secret, qui est à bien des égards notre territoire le plus commun. Je te le confie. Pourquoi à toi précisément ? Parce que je t'ai adorée. C'est bien assez de ne pas te l'avoir dit de mon vivant, accorde-moi ce petit plaisir posthume. Si Grégoire avait vécu, sans doute aurais-je légué ce journal à Grégoire, il aurait intéressé le médecin en lui et amusé le petit-fils. Dieu que j'ai aimé ce gosse ! Grégoire mort si jeune et toi aujourd'hui grand-mère, constituez mon baluchon de bonheur sûr, mon viatique pour le grand voyage. Bien. Fin de l'effusion. Fais de ces cahiers ce que bon te semble ; poubelle si tu juges intempestif ce cadeau d'un père à sa fille, distribution familiale si le cœur t'en dit, publication si tu l'estimes nécessaire. Dans ce dernier cas, veille à l'anonymat de l'auteur – d'autant qu'il pourrait être n'importe qui –, change les noms des gens et des lieux, on ne sait jamais où se nichent les susceptibilités. Ne vise pas la publication exhaustive, tu ne t'en sortiras pas. D'ailleurs un certain nombre de cahiers se sont perdus au fil des ans et quantité d'autres sont purement répétitifs. Saute-les ; je pense par exemple à ceux de mon enfance où je comptabilisais le nombre de mes tractions et de mes abdo-

minaux, ou ceux de ma jeunesse où j'accumulais la liste des aventures amoureuses en expert-comptable de ma sexualité. Bref, fais de tout cela ce que tu veux, comme tu le veux, ce sera bien fait.

Je t'ai aimée.

Papa

1

LE PREMIER JOUR

(Septembre 1936)

*Maman était la seule
que je n'avais pas appelée.*

64 ans, 2 mois, 18 jours

Lundi 28 décembre 1987

Une blague stupide faite par Grégoire et son copain Philippe à la petite Fanny m'a rappelé la scène originelle de ce journal, le trauma qui l'a fait naître.

Mona, qui aime faire le vide, a ordonné un grand feu de vieilleries dont la plupart dataient du temps de Manès : Chaises bancales, sommiers moisis, une charrette vermoulue, des pneus hors d'usage, autant dire un autodafé gigantesque et pestilentiel. (Ce qui, à tout prendre, est moins sinistre qu'un vide-greniers.) Elle en a chargé les garçons qui ont décidé de rejouer le procès de Jeanne d'Arc. J'ai été tiré de mon travail par les hurlements de la petite Fanny, recrutée pour tenir le rôle de la sainte. Pendant toute la journée, Grégoire et Philippe lui ont vanté les mérites de Jeanne dont Fanny, du haut de ses six ans, n'avait jamais entendu parler. Ils lui ont tant fait miroiter les avantages du paradis qu'elle battait des mains en sautant de joie à l'approche du sacrifice. Mais quand elle a vu le brasier dans lequel on se proposait de la jeter toute vivante, elle s'est précipitée chez moi en

hurlant. (Mona, Lison et Marguerite étaient en ville.) Ses petites mains m'ont agrippé avec une terreur de serres. Grand-père ! Grand-père ! J'ai tenté de la consoler avec des « là, là », des « c'est fini », des « ce n'est rien » (ce n'était pas rien, c'était même assez grave, mais je n'étais pas au courant de ce projet de canonisation). Je l'ai prise sur mes genoux et j'ai senti qu'elle était humide. Plus que cela, même, elle avait fait dans sa culotte, elle s'était souillée de terreur. Son cœur battait à un rythme effrayant, elle respirait à coups minuscules. Ses mâchoires étaient à ce point soudées que j'ai craint une crise de tétanie. Je l'ai plongée dans un bain chaud. C'est là qu'elle m'a raconté, par bribes, entre deux restes de sanglot, le destin que ces deux abrutis lui avaient réservé.

Et me voilà renvoyé à la création de ce journal. Septembre 1936. J'ai douze ans, bientôt treize. Je suis scout. Avant, j'étais louveteau, affublé d'un de ces noms d'animaux mis en vogue par *Le Livre de la jungle*. Je suis scout, donc, c'est important, je ne suis plus louveteau, je ne suis plus petit, je suis grand, je suis un grand. C'est la fin des grandes vacances. Je participe à un camp scout quelque part dans les Alpes. Nous sommes en guerre contre une autre troupe qui nous a volé notre fanion. Il faut aller le récupérer. La règle du jeu est simple. Chacun de nous porte son foulard dans le dos, coincé dans la ceinture de son short. Nos adversaires aussi. On appelle ce foulard une vie. Non seulement il nous faut revenir de ce raid avec notre fanion, mais en rapportant le plus de vies possible. Nous les appelons aussi des scalps et nous les suspendons à nos ceintures. Celui qui en rapporte le plus grand nombre est un guerrier redoutable, il est un « as de la chasse », comme ces aviateurs de la Grande Guerre

dont les carlingues s'ornaient de croix allemandes à proportion du nombre d'avions abattus. Bref, nous jouons à la guerre. Comme je ne suis pas bien costaud, je perds ma vie dès le début des hostilités. Je suis tombé dans une embuscade. Plaqué à terre par deux ennemis, ma vie arrachée par un troisième. Ils me ligotent à un arbre pour que je ne sois pas tenté, même mort, de reprendre le combat. Et ils m'abandonnent là. En pleine forêt. Attaché à un pin dont la résine colle à mes jambes et à mes bras nus. Mes ennemis s'éclipsent. Le front s'éloigne, j'entends sporadiquement des éclats de voix de plus en plus ténus, puis, plus rien. Le grand silence des bois s'abat sur mon imagination. Ce silence de la forêt qui bruit de tous les possibles : les craquements, les frôlements, les soupirs, les gloussements, le vent dans la futaie... Je me dis que les bêtes, dérangées par nos jeux, vont maintenant réapparaître. Pas les loups, bien sûr, je suis un grand, je ne crois plus aux loups mangeurs d'hommes, non, pas les loups, mais les sangliers par exemple. Que fait un sanglier à un garçon attaché à un arbre ? Sans doute rien, il lui fiche la paix. Mais si c'est une laie, accompagnée de ses petits ? Pourtant, je n'ai pas peur. Je me pose juste le genre de questions qui viennent dans une situation où tout est à explorer. Plus je fais des efforts pour me libérer, plus les liens se resserrent et plus la résine colle à ma peau. Va-t-elle durcir ? Une chose est sûre, je ne me débarrasserai pas de mes liens, les scouts s'y connaissent en nœuds indénouables. Je me sens bien seul mais je ne me dis pas qu'on ne me retrouvera jamais. Je sais que c'est une forêt fréquentée, nous y rencontrons assez souvent des cueilleurs de myrtilles et de framboises. Je sais qu'une fois finies les hosti-

lités quelqu'un viendra me détacher. Même si mes adversaires m'oublent, ma patrouille notera mon absence, un adulte sera prévenu et je serai libéré. Donc je n'ai pas peur. Je prends mon mal en patience. Mon raisonnement maîtrise sans difficulté tout ce que la situation propose à mon imagination. Une fourmi grimpe sur ma chaussure, puis sur ma jambe nue qu'elle chatouille un peu. Cette fourmi solitaire n'aura pas raison de ma raison. En elle-même, je la juge inoffensive. Même si elle me pique, même si elle entre dans mon short, puis dans mon slip, ce n'est pas un drame, je saurai supporter cette douleur. Il n'est pas rare de se faire mordre par les fourmis en forêt, c'est une douleur connue, maîtrisable, elle est acide et passagère. Tel est mon état d'esprit, tranquillement entomologiste, jusqu'à ce que mes yeux tombent sur la fourmilière proprement dite, à deux ou trois mètres de mon arbre, au pied d'un autre pin : un gigantesque tumulus d'épines de pin grouillant d'une vie noire et fauve, un monstrueux grouillement immobile. C'est quand je vois la deuxième fourmi grimper sur ma sandale que je perds le contrôle de mon imagination. Il n'est plus question de piqûres à présent, je vais être recouvert par ces fourmis, dévoré vif. Mon imagination ne me représente pas la chose dans son détail, je ne me dis pas que les fourmis vont grimper le long de mes jambes, qu'elles vont me dévorer le sexe et l'anus ou s'introduire en moi par mes orbites, mes oreilles, mes narines, qu'elles vont me manger de l'intérieur en cheminant par mes intestins et mes sinus, je ne me vois pas en fourmilière humaine ligotée à ce pin et vomissant par une bouche morte des colonnes de travailleuses occupées à me transporter miette par miette dans l'effroyable estomac

qui grouille sur lui-même à trois mètres de moi, je ne me représente pas ces supplices, mais ils sont tous dans le hurlement de terreur que je pousse maintenant, les yeux fermés, la bouche immense. C'est un appel au secours qui doit couvrir la forêt, et le monde au-delà d'elle, une stridence où ma voix se brise en mille aiguilles, et c'est tout mon corps qui hurle par cette voix de petit garçon redevenu, mes sphincters hurlent aussi démesurément que ma bouche, je me vide le long de mes jambes, je le sens, mon short se remplit et je coule, la diarrhée se mêle à la résine, et cela redouble ma terreur car l'odeur, me dis-je, l'odeur va enivrer les fourmis, attirer d'autres bêtes, et mes poumons s'éparpillent dans mes appels à l'aide, je suis couvert de larmes, de bave, de morve, de résine et de merde. Pourtant, je vois bien que la fourmi-lière ne se soucie pas de moi, qu'elle demeure à travailler pesamment sur elle-même, à s'occuper de ses innombrables petites affaires, qu'à part ces deux fourmis vagabondes les autres, qui sont sans doute des millions, m'ignorent complètement, je le vois, je le perçois, je le comprends même, mais c'est trop tard, l'effroi est le plus fort, ce qui s'est emparé de moi ne tient plus aucun compte de la réalité, c'est mon corps tout entier qui exprime la terreur d'être dévoré vif, terreur conçue par mon esprit seul, sans la complicité des fourmis, je sais confusément tout cela bien sûr, et plus tard quand l'abbé Chapelier – il s'appelait Chapelier – me demandera si je croyais sérieusement que les fourmis allaient me dévorer, je répondrai non, et quand il me demandera d'avouer que je me suis joué la comédie, je répondrai oui, et quand il me demandera si ça m'a amusé de terroriser par mes hurlements les promeneurs qui m'ont

finalement détaché je répondrai je ne sais pas, et n'as-tu pas honte d'avoir été ramené tout merdeux comme un bébé devant tes camarades, je répondrai si, toutes questions qu'il me pose en me nettoyant au jet, en enlevant le plus gros au jet, sans même ôter mes vêtements, qui sont un uniforme je te le rappelle, l'uniforme des scouts je te le rappelle, et t'es-tu demandé une seconde ce qu'allait penser des scouts ce couple de promeneurs ? Non, pardon, non, je n'y ai pas pensé. Mais, dis-moi la vérité, cette comédie t'a fait plaisir tout de même, non ? Ne mens pas, ne me dis pas que tu n'y as pas pris du plaisir ! Tu y as pris plaisir, n'est-ce pas ? Et je ne pense pas avoir su répondre à cette question car je n'étais pas encore entré dans ce journal qui pendant toute la vie qui allait suivre s'est proposé de distinguer le corps de l'esprit, de protéger dorénavant mon corps contre les assauts de mon imagination, et mon imagination contre les manifestations intempestives de mon corps. Et que va dire ta mère ? As-tu pensé à ce que va dire ta mère ? Non, non, je n'ai pas pensé à maman et comme il me posait cette question je me suis même dit que la seule personne que je n'avais pas appelée pendant que je criais, c'était maman, maman était la seule que je n'avais pas appelée.

Je fus renvoyé. Maman vint me chercher. Le lendemain, je commençais ce journal en écrivant : Je n'aurai plus peur, je n'aurai plus peur, je n'aurai plus peur, je n'aurai plus peur, je n'aurai plus jamais peur.

Aux Éditions Grasset

PÈRE NOËL, *biographie romancée*, en collaboration avec Tudor Eliad.

LES ENFANTS DE YALTA, *roman*, en collaboration avec Tudor Eliad.

Chez d'autres éditeurs

LE TOUR DU CIEL, *Calmann-Lévy et Réunion des Musées nationaux.*

LE SERVICE MILITAIRE AU SERVICE DE QUI ?, *Le Seuil.*

VERCORS D'EN HAUT : LA RÉSERVE NATURELLE DES HAUTS-
PLATEAUX, *Milan.*

QU'EST-CE QUE TU ATTENDS, MARIE ?, *Calmann-Lévy et Réunion des
Musées nationaux.*



Journal d'un corps Daniel Pennac

Cette édition électronique du livre
Journal d'un corps de Daniel Pennac
a été réalisée le 24 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070124855 - Numéro d'édition : 166483).

Code Sodis : N32089 - ISBN : 9782072311024
Numéro d'édition : 223447.